

MARIE-ÈVE THUOT

LA TRAJECTOIRE
DES CONFETTIS



Éditions
du sous-
sol

*LA TRA-
JECTOIRE
DES
CONFET-
TIS*

Marie-Ève
Thuot

La trajectoire des confettis

Marie-Ève Thuot

Roman

Éditions
du sous-
sol

Titre original

La Trajectoire des confettis

Le livre a été publié pour la première fois en 2019
par les Éditions Les Herbes rouges.

© Éditions Les Herbes rouges 2019

Montréal, Québec, Canada

www.lesherbesrouges.com

© Marie-Ève Thuot, 2019

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2020

Illustration de couverture : © Lorraine Sorlet

Conception graphique gr20paris

ISBN : 978-2-36468-500-0

À ma mère

*Sur le plan technique, la possibilité
de récupérer des œufs sur des bébés avortés
reste envisageable : on pourrait ainsi faire
naître des enfants dont la mère biologique
n'aurait jamais vécu.*

HERVÉ KEMPF

La Révolution biolithique

*Nous sommes en train de faire cette guerre
contre les curés pour avoir le droit
de se marier avec sa propre mère.*

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Cent ans de solitude

CHEZ HÉLIE

Janvier 2015

*Là où tout commence
par l'ingurgitation de cerveaux*

— Je prendrais trois cerveaux.

Xavier eut un doute. Il se répéta la commande, trois cerveaux, incertain de la procédure. La fille glissa vers lui une carte bancaire, ses ongles étaient vernis de bleu, ils brillèrent sous la lumière phosphorescente.

— On n'accepte que l'argent comptant.

Elle déposa sur le comptoir un sac à motifs de fleurs scintillant. Tandis qu'elle y fouillait, les fleurs changeaient de couleur. Trois cerveaux, se redit Xavier. Le sien était vide. Quelle heure était-il ? Au moins la fille était seule.

— C'est suffisant ?

En baissant les yeux sur le billet de vingt dollars qu'elle lui tendait, il remarqua un tatouage sur le dos de sa main. Il n'arrivait pas à distinguer ce qui était représenté, la manche de son pull en cachait la moitié.

— Oui.

Il sélectionna avec hésitation trois bouteilles, pas trop sûr que la vodka soit l'alcool de base. Ce soir, il était seul à travailler au bar.

La trajectoire des confettis

— Des gens vont venir vous rejoindre ?

Dès qu'il l'eut formulée, il regretta sa question. Le moins possible leur parler. 2 h 45, nota-t-il en alignant les trois verres. Le bar fermait dans quinze minutes. À part la fille, il n'y avait déjà plus de clients. La perspective que plusieurs personnes déboulent à cette heure l'embêtait, il préférait savoir à quoi s'attendre.

— Vous les faites avec de la vodka ?

— Vous avez raison, j'ai pris la mauvaise bouteille...

Il considéra les tablettes derrière lui, indécis.

— Le schnaps est sur la droite, lui indiqua la cliente.

Du schnaps aux pêches, voilà. Xavier revint en face d'elle et chavira la bouteille au-dessus des verres. Du coin de l'œil, il la surveillait, curieux d'apercevoir son tatouage. Elle remonta sa main tatouée vers son oreille, ajusta une mèche de ses cheveux rouge vif, puis se mit à tâter une touffe de plumes arc-en-ciel agrafée à son pull.

— Pourquoi vous m'avez demandé si des gens vont venir me rejoindre ?

Xavier avait cru qu'elle avait oublié sa question. Il prit un air encore plus indifférent.

— Trois cerveaux... à trois heures moins le quart...

Il reposa le schnaps et déboucha le Baileys. La fille continuait de caresser les plumes de sa broche. En la regardant, Xavier se remémora le jour où il avait assisté au tatouage de points sur les mains de trois prisonniers.

— Il y en a un pour vous.

— Pour moi ?

La liqueur lactée plongea dans l'alcool cristallin sans s'y mêler. Depuis deux ans, Xavier s'était fait payer bien des verres, mais un cerveau, c'était une première. Il s'efforça de lui sourire, refoulant une grimace, et échangea la bouteille de Baileys contre celle de grenadine.

— Vous n'aimez pas les cerveaux ?

Chez Hélié

— C'est ce qu'on va voir.

La grenadine s'enfonça à son tour dans le premier verre, sans non plus se mêler aux alcools.

— Vous n'en avez jamais bu ?

— Jamais jusqu'à maintenant.

Pour juger du résultat, Xavier se baissa, les yeux à la hauteur du comptoir. Dans les trois verres, le Baileys avait coagulé en une boule informe autour de laquelle s'entortillait un fil rouge. De la masse cérébrale saignante flottant dans du formol, pensa-t-il. Il ne se souvenait pas d'avoir composé cette recette plus d'une ou deux fois. Personne ne commandait plus de cerveaux.

— C'est assez sucré, vous allez voir. Vous aimez les trucs sucrés ?

— Pas particulièrement.

Réussi, estima-t-il, quoiqu'on dirait des fœtus plutôt que des cerveaux. La fille en prit un. Sa main passa à quelques centimètres de ses yeux sans qu'il puisse identifier son tatouage.

— Vous trouvez ça ressemblant ? lui demanda Xavier.

— À un cerveau ? Non.

Elle attendit qu'il prenne un des verres restants. Il hésita entre les deux. Le grumeau de Baileys dans celui de droite lui évoquait la forme d'un escargot, et celui de gauche, les motifs psychédéliques du papier peint que Charlie avait créé pour lui et qui tapissait un mur de sa chambre. Mais plus que tout, des fœtus. Un peu glauque.

— Vous trouvez que je les ai ratés ?

— Non, vous les avez pas ratés. Ça ne ressemble jamais à des cerveaux. En fait, on dirait des embryons.

Il se décida pour celui de gauche en s'interrogeant sur la différence entre fœtus et embryon, puis leva son verre, la boule de Baileys se scinda en deux. Des jumeaux, se dit Xavier. La fille l'imita.

La trajectoire des confettis

— À Ulrique-Éléonore, reine de Suède.

Elle avala son cerveau d'un trait. Xavier enregistra le nom sans comprendre. Il ne saisit le sens de ses paroles qu'au moment où une gorgée pâteuse envahissait sa bouche, et faillit s'étouffer. La texture était horrible, le goût sucré lui piqua la langue. Il n'en avait bu que la moitié.

— Et puis ? Sucré, hein ?

Sans délai, elle s'empara du dernier verre, renversa la tête, l'alcool disparut. A-t-elle réellement porté un toast à une reine de Suède ? s'étonna Xavier. La Suède... Il tenta de repousser les pénibles souvenirs qui affluaient.

— T'aimes pas ? Les gars disent souvent que les boissons sucrées sont des alcools de filles. Ils disent ça avec un peu de mépris, en souriant, ah ça c'est un truc de filles, ça c'est pour les filles.

Elle reposa son verre. Xavier s'aperçut qu'elle recouvrait délibérément ses mains de ses manches. Impossible de voir son tatouage. Avait-elle froid ? Il tourna la tête vers les fenêtres, dehors les flocons tombaient dru. Trois heures approchaient, il pourrait fermer bientôt. Rentrer chez lui. Dormir, enfin.

— Juste bon pour les filles... Et toujours dit avec mépris. Pourtant, les hommes n'arrivent jamais à boire autant quand c'est très sucré.

Le shot à moitié plein était encore dans la main de Xavier. La fille se pencha vers lui, il la laissa le lui enlever. Elle avait évité que leurs doigts ne se frôlent. Tant mieux.

— Les hommes considèrent le fait de tenir l'alcool comme un signe de virilité. Tu connais les centurions ?

— Pas vraiment.

— Non, laissons de côté les centurions. J'ai un meilleur exemple, c'est un truc que je fais de temps en temps quand je sors.

Chez Hélié

Xavier s'avisa qu'elle avait commencé à le tutoyer, il devrait redoubler d'efforts pour rester distant.

— Je m'assois au comptoir, continuait la fille, et j'entame une conversation avec un client. À un moment donné, je lui raconte que la veille, un gars, dans ce même bar, m'a proposé un défi : celui de nous deux qui buvait le plus de shots en vingt minutes payait nos consommations. Je raconte que le gars de la veille était sûr de gagner, qu'il se vantait d'être un buveur invétéré, qu'il prétendait que les femmes tolèrent mal l'alcool. Le gars qui m'écoute veut savoir comment ça s'est fini, je réponds que j'ai gagné.

Elle tenait toujours le verre que Xavier n'avait pas terminé, examinant son contenu en parlant.

— Chaque fois, c'est pareil. Le gars à qui je raconte l'histoire se met à rire. Il se moque du gars de la veille et il assure qu'à sa place, il aurait gagné. J'émetts des doutes. Il propose qu'on essaie. Je fais semblant d'hésiter, il insiste. Je finis par accepter, à condition que ce soit moi qui choisisse quelle sorte de shots on boit. Puis je commande ce qu'il y a de plus sucré. Généralement, des cerveaux.

La fille remua sur son tabouret et les paillettes roses de son pull miroitèrent. Elle doit avoir plusieurs autres tatouages, songea Xavier en l'observant, habituellement on ne se fait pas tatouer la main en premier.

— Tu devines la suite ?

D'un coup sec, elle fit tourner le verre sur le comptoir comme une toupie, le simulacre de cerveau en Baileys s'évanouit dans le schnaps. L'image de son corps nu parsemé de tatouages se formait dans l'esprit de Xavier. Cette vision le mit mal à l'aise, il la chassa en se concentrant sur le goût sucré qui persistait sur sa langue.

— Eh oui, conclut la fille. Je gagne.

La trajectoire des confettis

La porte d'entrée s'ouvrit. Un homme entra, il titubait, les joues rougies par le froid et l'alcool. Ses cheveux étaient couverts de neige qui fondit sur-le-champ, ils passèrent du blanc au noir, comme s'il avait rajeuni de dix ans en une seconde. Xavier se rappela son impression étrange quand, cinq ans plus tôt, travaillant comme plâtrier, il rentrait le soir les cheveux grisonnants à cause de la poussière qu'il avait fait jaillir des murs toute la journée. Il n'avait jamais pu s'habituer à contempler son reflet vieilli dans le miroir de la salle de bains, avant que le jet de la douche le débarrasse du mirage des années en trop.

— Je peux emprunter vos toilettes ? demanda l'homme.

D'un signe de tête, Xavier lui désigna une porte au fond. La fille sortit un billet de son porte-monnaie.

— Trois autres.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge en débouchant le schnaps.

— Il est presque trois heures.

— Tu vas en prendre un au complet, cette fois ?

La fille lui souriait. Elle est jolie, s'avoua Xavier à regret. Il repensa à son histoire de concours.

— C'est vraiment sucré... Pour un homme...

— Je peux te demander ton nom ?

Il répondit à contrecœur, il détestait fraterniser avec les clientes. Comme il n'enchaînait pas par l'habituel "Et toi ?", la fille prit les devants.

— Moi, c'est Fanny.

À ce nom, Xavier tressaillit. Après la Suède, Fanny. Ce n'était pas son soir, le hasard s'acharnait à remuer ses souvenirs. Il s'appliqua à sa tâche avec plus d'attention, espérant empêcher sa mémoire de s'emballer.

— Cet apaisement qu'on ressent après les premiers verres, quelle merveille.

— Vous n'aviez rien bu avant ?

Chez Hélié

Encore une fois, il se blâma pour sa question et se répéta sa devise : le moins possible leur parler. Il fut sauvé par le bruit d'un claquement de porte. L'homme titubant s'approcha du comptoir, s'assit sur un tabouret à côté de la fille.

— Vous prendrez un verre avec nous ?

Elle l'avait offert sans se tourner vers lui, attentive au ballet des bouteilles qui se renversaient et se redressaient sous les gestes de Xavier.

— Qu'est-ce qu'on boit ?

La voix de l'homme était nasillarde, trop aiguë pour sa corpulence.

— Des cerveaux.

— Ah ouais ? Des Bloody Brains ? Ça se fait encore ?

— Tout se fait. Il suffit de demander.

Elle avait répondu en dévisageant Xavier. Il baissa les yeux avec gêne et distribua deux des shots. Le nom de Fanny résonnait dans sa tête, ravivant une époque de sa vie qu'il préférerait oublier.

— On boit à quoi ? marmonna l'homme.

Un son de cloche synthétique retentit par-dessus la musique. Trois heures. Sans enthousiasme, Xavier leva son verre avec eux. Tous trois restèrent un instant les bras en suspens, puis la fille fit tinter son shot sur ceux de l'homme et de Xavier. La manche de son pull se retira jusqu'au poignet.

— À Mel B. Dumais, lâcha-t-elle avant d'engloutir son cerveau.

L'homme en fit autant et ils reposèrent leurs verres devant Xavier, qui n'avait toujours pas réussi à voir le tatouage. Un oiseau peut-être. Et un autre toast inattendu. Il avala l'alcool, cette fois sans surprise.

— Mel B. Dumais, la femme qui est morte hier ? dit l'homme d'une voix pâteuse. C'était une féministe, hein ? J'ai lu ça dans le journal. C'est ben triste comme

La trajectoire des confettis

histoire... Y en a beaucoup aujourd'hui, des féministes. Ah c'est sûr qu'il en faut, mais des fois, je trouve que...

— Vous savez pourquoi on trinque avant de boire ?
coupa la fille.

— Ben... ça doit être pour... hum...

— Ça nous vient du Moyen Âge. À l'époque, les meurtres par empoisonnement étaient fréquents. Par mesure de précaution, avant de boire, les gens portaient un toast en entrechoquant leurs verres assez fort pour que le contenu gicle de l'un à l'autre. Comme ça, tout le monde prenait le risque de boire ce qu'il y avait dans le verre des autres. C'était passablement dissuasif. Aujourd'hui, on ne se méfie plus, on trinque doucement, on veut pas briser la vaisselle. On ne connaît plus le sens du geste. Mais bon, de nos jours, il y a des façons plus créatives d'éliminer ses ennemis.

— Ah... Jamais entendu ça. En tout cas, merci pour le shot. C'est quoi ton p'tit nom ?

— Oscara.

Xavier lui lança un regard perplexe en entendant ce nouveau nom, se sentit soulagé qu'elle ne s'appelle pas Fanny, puis se demanda qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, son nom.

— C'est quoi ça, comme nom ? poursuivait l'homme.

— Suédois.

— Il est trois heures, leur signala Xavier, excédé par cette énième coïncidence.

À ces mots, l'homme se leva, boutonna son manteau en grommelant. La fille salua Xavier et se dirigea vers la sortie, il la suivit des yeux. Quelques flocons s'engouffrèrent à l'intérieur lorsqu'elle ouvrit la porte. L'homme, marchant d'un pas déséquilibré, sortit à son tour.

Xavier demeura un moment les yeux rivés sur les verres vides. Ce format m'a toujours évoqué des verres pour

Chez Hélié

enfants, songea-t-il, incapable de refouler les souvenirs de Fanny qui lui revenaient en tête. Il détourna le regard vers les trois bouteilles. Blanc crème, rouge, limpide. Des cerveaux. Ça se fait encore ? avait demandé l'homme. Lui-même s'était dit que personne ne buvait plus ça. Quand avait-il servi ce shot la dernière fois ? Un an peut-être. Il s'en souvenait maintenant, une fille et un gars, au début de la vingtaine, qui s'étaient amusés à commander ce genre de consommations insolites pendant toute une soirée. Bazooka, Orgasm, Bloody Brain, Kalachnikov, Blow Job. Les cerveaux, il ne savait pas les faire. La propriétaire de Chez Hélié s'en était chargée en lui expliquant comment procéder, le schnaps aux pêches en premier, le Baileys tout doucement, un filet de grenadine. Tu auras oublié la prochaine fois, avait prédit Sandra, c'est rare qu'on s'en fasse commander, personne ne boit plus ça. C'étaient ses mots à elle aussi, à peu près. Personne ne boit plus ça... Le jeune couple avait fini la soirée dans un état lamentable, le père du gars était venu les chercher, aucun taxi ne voulait d'eux. Il avait dû patienter jusqu'à son arrivée à quatre heures du matin. C'était la pire vague de froid de l'année, laisser les deux jeunes attendre dehors dans un tel état d'ébriété était impensable. Juste au moment où le père poussait la porte du bar, le gars avait vomi sur le comptoir, sa copine s'était esclaffée. Tandis que le père peinait à vêtir son fils de son manteau, elle avait enroulé son foulard violet autour du cou de Xavier en riant, avant de lui enfoncer sur la tête son chapeau assorti en fausse fourrure. Un gardien d'enfants de 20 ans et une poupée grandeur nature, voilà mon rôle, avait-il pensé.

En coupant l'eau du robinet une fois les verres rincés, il réalisa qu'il n'avait pas éteint la musique comme il le faisait d'ordinaire après le départ des derniers clients. Il le fit, le silence envahit le bar. Il jeta un œil dehors. La

La trajectoire des confettis

neige tombait toujours avec régularité. Sans émotion, se dit Xavier. Elle ne tombait pas violemment ni de façon féerique. Elle tombe, tout simplement. Pas de métaphore. Mais les flocons étincelaient sous l'éclairage rose de la devanture, et ils lui rappelaient les paillettes disséminées sur le pull de la fille. Mon cerveau rapproche les deux images, réfléchit-il, est-ce qu'on appelle ça une métaphore aussi ? Depuis des mois, il s'apercevait qu'il lui était quasiment impossible de parler de manière neutre. Avec les clients, les clientes surtout, c'est ce qu'il tentait, d'être neutre, mais celles qui désiraient entendre des doubles sens ou des allusions en trouvaient, elles déformaient ses propos, souriaient, il s'em pêtrait, la barrière qu'il s'escrimait à mettre entre elles et lui s'envolait. Probablement qu'il n'était pas fait pour être barman. Les deux autres employés de Chez Hélié n'avaient pas ce problème. On ne les attendait pas dehors à la fermeture pour leur proposer d'aller terminer la soirée ailleurs. Matis savait les tenir à distance, quitte à être impoli. Jean-Sébastien les draguait toutes, en choisissait une presque chaque fois, et c'est assise sur un des tabourets en sirotant un dernier verre que l'élue de la soirée attendait qu'il finisse de travailler. Seul lui ne savait pas y faire.

Il sortit de derrière son comptoir pour aller chercher la serpillière. En revenant, ses yeux tombèrent sur un tabouret. Une chose blanche illuminée par les lumières noires y reposait, tranchant parmi les éléments sombres environnants. Celui où la fille s'était assise. Fanny ou OSCARA... Pourquoi avait-elle menti ? Et à qui, à lui ou à l'homme ? Peut-être aux deux. Il ramassa l'objet. Un foulard. D'un côté, il était blanc. Au revers, des couleurs criardes constellées de paillettes dorées. Encore des paillettes... De sa main libre, il remit les tabourets en ordre, dans son autre main les paillettes lui piquaient les doigts. La politique de l'endroit était de conserver les objets perdus dix jours.

Chez Hélié

Xavier constata qu'il n'avait aucune idée de comment Sandra se débarrassait des objets non réclamés.

Voulant nettoyer le sol, il alluma les néons. L'ambiance du bar se métamorphosa, tout sembla sale, usé. La lumière crue intensifia son agitation. Pourquoi était-il si troublé ? Elle avait porté un toast à une reine de Suède et à Mel B. Dumais. Même sans son aversion pour la Suède, il y avait de quoi sourciller. À cette coïncidence s'ajoutait qu'un de ses deux prénoms soit Fanny...

Et ce tatouage qu'il n'avait pas réussi à voir. Violaine aussi en avait un sur la main. Elle lui avait dit que c'était son huitième ou neuvième, il n'était pas trop sûr, les autres n'étaient pas visibles, et même celui sur sa main, c'était à peine quelques lignes discrètes. Qu'est-ce que ça représentait déjà... Un hiéroglyphe... ou un symbole chinois... Pourtant, il l'avait souvent regardé, perdu dans ses pensées qui le ramenaient quinze ans en arrière. Mais ce n'était pas vraiment le tatouage de Violaine qu'il voyait en fixant sa main, c'était une autre image qui s'imposait derrière ses yeux, celle des cinq points en quinconce que portent certains prisonniers entre le pouce et l'index. On lui avait expliqué à l'époque la signification de ce tatouage, quatre points pour les quatre murs de la prison, un cinquième au centre figurant le détenu. Vieux souvenir...

Au sol, tandis qu'il passait la serpillière, les franges se contractaient en boucles onduleuses, puis se raidissaient. Comme des cheveux qu'on frise et défrise, se dit Xavier. La fille avait les cheveux un peu bouclés, et rouge vif. Longs, d'aspect emmêlé. Une autre métaphore, remarqua-t-il avec découragement.

Tout fut vite rangé, seuls une trentaine de clients s'étaient aventurés au bar à cause de la tempête de neige, un soir de semaine en plus. Si la fille n'était pas passée, il aurait pu fermer en avance. Il n'aurait pas cette sensation de sucré

La trajectoire des confettis

qui persistait sur sa langue. Et il n'aurait pas entendu son anecdote où elle défiait les hommes de boire. C'était sans doute une histoire inventée, il s'était accoutumé depuis deux ans à entendre les gens débiter des bobards sous l'emprise de l'alcool. À quand remontait la dernière fois où il avait bu avec plaisir ? Aucune idée. Pour lui, maintenant, l'alcool était synonyme d'hommes en sueur aux paroles confuses, de filles aux yeux vides, avachies à leur table en fin de soirée, de gars cherchant sans raison la bagarre, de femmes qui essayaient de le séduire, lui proposant d'aller chez lui à la fermeture, ou lui chez elles, ou bien à tel motel, ou même dans les toilettes, tout de suite. Des hommes aussi lui faisaient des avances, sans plus de retenue. Il en riait avec Matis et Jean-Sébastien, de ces flirteurs et flirteuses avinés, mais en réalité ça ne l'amusait pas.

Une fois, le lendemain d'une soirée où il avait éconduit une jeune fille particulièrement insistante qui l'avait attendu après la fermeture et l'avait suivi jusque chez lui en jacassant, Xavier s'en était ouvert à Sandra. Sa patronne l'avait écouté sans expression pendant qu'il rapportait comment il n'avait pas voulu rentrer chez lui, de peur que la fille ne note son adresse, comment il avait tourné en rond une dizaine de minutes, ne sachant de quelle façon la semer, comment il lui avait finalement donné un faux numéro pour s'en libérer, et comment aujourd'hui il détestait imaginer qu'elle reviendrait lui reprocher son leurre. Elle n'avait pas 20 ans, avait-il ajouté avec lassitude. Sandra était restée silencieuse, et Xavier avait lu sur son visage qu'elle était embarrassée. Embarrassée que son employé de 35 ans et de 1 mètre 95 ne sache pas repousser des quasi-adolescentes enivrées, ou ne profite simplement pas de l'occasion de temps à autre.

Bien sûr, elle n'avait rien dit de tel. Lorsqu'elle lui avait répondu, Sandra avait plutôt insisté sur l'importance de

Chez Hélié

développer des tactiques d'évitement, de mettre une distance, mais poliment, il fallait quand même ménager les clientes. Elle lui avait recommandé de leur mentionner rapidement une petite amie fictive, sorte d'épouvantail censé les repousser. Mais elles n'en ont rien à faire ! avait essayé de lui expliquer Xavier. Ce n'était pas tout à fait juste, certaines le laissaient tranquille après qu'il leur eut parlé de cette petite amie fabuleuse qu'il adorait, sans qu'elles comprennent qu'il employait le mot "fabuleuse" au sens de "qui tient de la fable". Reste que beaucoup ne se laissaient pas démonter. Souvent, il se demandait comment elles auraient réagi si elles avaient appris la vérité gênante qui estampait son passé. Ou enfin, la fausse vérité. Peut-être que cela ne les aurait même pas rebutées. Pour finir, Sandra lui avait suggéré d'imiter Matis. Il en était incapable.

Xavier ouvrit le tiroir où on gardait les objets perdus. Il y avait un gant, deux pulls et un soutien-gorge. Une odeur de vomissure lui monta au nez. Instinctivement, il se couvrit le nez du foulard, et un parfum de noix de coco camoufla le relent. À moins qu'il ne sente l'ananas... L'effluve avait une essence tropicale qui ne cadrait pas avec la tristesse du bar vide sous son éclairage cru, ni avec la grisaille que Xavier savait l'attendre au-dehors. Noix de coco, décida-t-il après s'être concentré sur la senteur du foulard. Il hésita à le ranger parmi les vêtements contaminés du tiroir. Il faudrait un sac en plastique pour l'emballer et lui épargner le contact avec ces souvenirs de soirées mal terminées.

Il fit le tour de l'arrière-boutique, n'en trouva pas. 3 h 35. L'envie d'être étendu sur son lit s'accrut. Il rouvrit le tiroir des objets perdus, l'émanation lui souleva le cœur. Dormir. Il secoua le foulard, ses paillettes chatoyèrent, l'une d'elles se détacha et virevolta à ses pieds. La laine

La trajectoire des confettis

était soyeuse, au contraire des paillettes. Se résignant, il roula le foulard et le mit dans son sac. Il le rapporterait au bar le lendemain, protégé par un sac en plastique.

En marchant dans la rue, il apprécia la blancheur scintillante dont la neige avait drapé Montréal. Les voitures étaient ensevelies, demain matin leurs propriétaires pesteraient en les déneigeant avant de filer au travail, pendant ce temps il dormirait au chaud, mais d'un sommeil troublé par la lumière qui filtrerait malgré ses rideaux noirs. Son cerveau déclencherait le signal du réveil, il peinerait à se rendormir. Non, il ne pourrait pas être barman encore très longtemps.

ALICE

Il faut d'abord siphonner le cerveau

1984

Alice avait 28 ans quand son mari lui confessa qu'il la trompait depuis des mois. C'était un jour de canicule, et par la fenêtre elle surveillait ses deux fils, excédée de voir l'aîné s'amuser à bombarder de sauterelles le cadet qui, sans se défendre, se recroquevillait sur l'herbe. Elle ne tourna même pas la tête vers Matthew.

— Mais... je suis enceinte.

Aussitôt prononcée, sa réponse lui sembla absurde. Elle aurait dû l'insulter, lui ordonner de partir, le gifler, fondre en larmes. N'importe quoi sauf se contenter de lui rappeler calmement sa grossesse. Ne trouvant rien de mieux à dire, elle répéta tout de même sa phrase, formule magique qui n'aurait pas opéré du premier coup.

— Je suis enceinte.

— Elle aussi.

Tiens, pensa Alice, ça, je ne m'y attendais pas. Dehors, l'aîné sauta par-dessus la boule vulnérable que formait son frère, puis jeta un œil vers la maison, soudain inquiet que sa mère l'ait vu.

La trajectoire des confettis

- Ça dure depuis combien de temps ?
- Cinq mois.
- Depuis combien de temps tu sais que... qu'elle aussi ?
- J'aurais dû te le dire plus tôt...
- Combien ?
- Je l'ai appris il y a deux mois.
- Avant ou après moi ?
- Le même jour. Elle me l'a dit le matin et toi le soir.

Qu'est-ce que ces informations apportaient ? Il lui fallait un portrait de la situation. L'image d'un tableau de Jackson Pollock apparut à l'esprit d'Alice. C'était ça, le portrait, un chaos de lignes dégoulinantes lancées au hasard. Elle prit un ton impatient.

- On fait quoi ?
- Rien.
- Comment, rien ?
- Je veux rien changer...
- C'est impossible.
- Pourquoi ? C'est comme ça depuis cinq mois... Tu trouvais que j'avais changé ? Que je vous négligeais ?

Des couleurs projetées à tout hasard, sans plan précis, sans harmonie. Les dernières années avaient cette forme. Comment se faisait-il qu'elle soit enceinte une troisième fois en sept ans ? Avait-elle choisi ça ? Désiré un autre enfant ? Non, c'était arrivé "par hasard".

- Réponds-moi... Trouvais-tu que je vous négligeais, depuis cinq mois ? Te doutais-tu de quelque chose ?
- Non.

C'était la vérité. Et la vérité lui parut bizarre, pas digne de la situation. Elle songeait toujours aux tableaux de Pollock, aux coulures de peinture aléatoires. Ses fils s'approchèrent de la porte vitrée, elle leur fit signe de rester à l'extérieur, en levant le bras elle sentit le bébé remuer dans son ventre. Une famille en dripping.

Alice

— On pourrait au moins en discuter, risqua Matthew.
Pourquoi ça ne marcherait pas ?

— Et elle ?

— Je lui ai dit la même chose. Rien n'a besoin de changer.

— Tu sais que l'avortement est impossible à 21 semaines ?

— Il n'est pas question de ça...

En fait, il n'était pas impossible, mais nettement plus compliqué qu'au cours des premières semaines de gestation. Comme l'apprit Alice, à 21 semaines, le fœtus ne pouvait plus être délogé à l'aide d'un tube à succion ; la dureté et le volume des os crâniens nécessitaient d'abord de broyer la tête. Le médecin devait insérer des forceps dans l'utérus, saisir le fœtus vivant et l'extraire des pieds au cou, tout en maintenant la tête à l'intérieur. Il perforait ensuite le crâne et, par l'ouverture, procédait au siphonnage du cerveau. Une fois vidée, la boîte crânienne se désintégraît. On terminait en retirant les résidus de l'opération, dont la tête en bouillie qui, si elle n'avait été pulvérisée à ce stade de la grossesse, aurait possiblement déchiré le périnée de la femme lors de l'accouchement ; chez les mammifères, il est caractéristique du genre humain de naître avec un cerveau surdéveloppé et difficile à expulser, dont l'ampleur n'empêchera toutefois pas l'enfant de mettre près de deux décennies à être autonome vis-à-vis de ses parents. Et encore.

*Accroissement exponentiel des êtres
humains et infini du papier peint*

2015

Charlie avait encombré la table de la salle à manger de dessins, et des cercles de café salissaient le seul périmètre

La trajectoire des confettis

dégagé. Renonçant à se faire une place, Zack se rabattit sur le sofa, son ordinateur portable dans une main et son assiette de gaufres dans l'autre. Au salon, il trébucha sur une boîte de crayons de couleur. Du sirop déborda et éclaboussa le tapis, tandis que la sonnerie de son téléphone annonçant Cassandre entamait son air joyeux. La journée promettait.

— Cass.

Il retourna à la cuisine, le chat le suivit des yeux.

— Zack, as-tu été sur Facebook ce matin ?

— Non.

— Tu es devant ton ordi ?

— J'aimerais bien.

Il revint au salon avec un torchon. Des empreintes lui-santes de pattes de chat traçaient un chemin du tapis au couloir, gommant au passage les échantillons de papier peint que Charlie avait étalés au sol.

— C'est Sophie. Son dernier message est louche. Va voir s'il te plaît. Écris-lui peut-être.

— Écrire à Sophie ?

Il coinça son téléphone entre son oreille et son épaule, et souleva le chat. Le sirop était collé aux poils. Il essuya les pattes en jurant intérieurement d'avoir cédé sous la pression de Charlie pour qu'ils adoptent cet animal. Et à celle de sa belle-sœur.

— Toi, elle t'écoute. Tu as le temps ? Tu partais ?

— Non, je travaille de la maison aujourd'hui. Je m'en occupe.

— C'est vrai, on est vendredi... Avant qu'on se laisse, dis-moi, Charlie va bien ?

Hésitant sur sa réponse, il considéra le désordre qui régnait dans la pièce. Le chat cracha vers lui.

— Charlie... Elle est dans une de ses phases. Elle dessine du matin au soir. La nuit aussi.

Alice

— Ah, donc elle va bien ?

— Ouais, très bien... On ne peut mieux.

Zack lui souhaita bonne journée et raccrocha. Le chat se tortillait dans ses bras, il le reposa, frotta le tapis. Il repoussa du sofa un nuancier de couleurs et une dizaine de feuilles de croquis et s'y laissa enfin choir. Il réalisa avec découragement qu'il avait oublié de nettoyer les empreintes du chat sur les papiers peints. Plus tard.

En attendant que son ordinateur s'allume, il ferma les yeux. Il aurait pu se rendormir en quelques secondes. Quand Charlie traversait un épisode de manie créative, elle allait et venait dans l'appartement toute la nuit, impossible de dormir d'un sommeil acceptable. Son téléphone sonna une deuxième fois, il coupa le son sans même vérifier la provenance de l'appel. Sur Facebook, Sophie s'exprimait dans un savant mélange de tristesse équivoque, d'extase devant la beauté de la vie et de déception face à ses échecs, en un jargon un brin mystique, et sans bien sûr préciser à quels échecs elle faisait allusion. Zack admira cette façon d'inquiéter en assurant ses arrières. Quoi qu'on lui réponde, elle pourrait plaider qu'on avait mal compris ses commentaires. L'art d'attirer l'attention. Il lui écrivit un court message en privé pour prendre de ses nouvelles, s'abstenant de mentionner sa publication fleurie et habilement manipulatrice.

Il ouvrit ensuite les sites des quatre journaux qu'il parcourait chaque matin, survola les gros titres, lut en diagonale un article à propos d'un énième projet de loi pour restreindre le droit à l'avortement aux États-Unis. En consultant une section internationale, il tomba sur un hommage à l'activiste féministe Mel B. Dumais, tuée deux jours plus tôt dans un attentat terroriste. La bombe avait été larguée près d'une ambassade, dont les radars avaient été brouillés par l'utilisation de paillettes. Le complot

La trajectoire des confettis

ne la visait pas, elle s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, mais parce qu'elle était une figure publique, son nom circulait dans tous les médias. On louait son dévouement exemplaire à des causes multiples, ces dernières années elle s'était considérablement mobilisée contre l'excision des femmes en Somalie et au Soudan.

Zack apprit qu'elle n'avait qu'une seule tache à son parcours de militante, elle était fiancée à un certain Dorian Daviault, homme d'affaires et leader d'un groupe éxtinctionniste. Ce mot ne lui disait rien, il lut avec curiosité l'article suivant qui présentait la philosophie du groupe de Daviault, baptisé KiMSaG, acronyme pour *Kill Mankind Save Gaïa*. Ses membres promouvaient l'extinction volontaire de l'espèce humaine, pour permettre à la terre de retrouver sa "splendeur d'antan" : l'être humain était responsable de la disparition de milliers d'espèces animales et végétales ; si notre seule espèce se retirait, combien d'autres seraient sauvées ? Zack soupçonna qu'au-delà du ton alarmiste de l'article, ce mouvement devait être mi-humoristique mi-sérieux, soit sérieux du fait de son idée principale – nous sommes trop d'êtres humains sur cette planète –, mais burlesque à cause des solutions proposées – entre autres, que tous les êtres humains se fassent stériliser de leur plein gré...

Une sorte de rhétorique construite dans le but de faire réagir avant qu'il soit trop tard, conclut Zack en déplaçant des coussins pour le chat qui voulait s'installer à ses côtés. Évidemment, c'était plus sensationnaliste pour le journal de traiter le conjoint de Mel B. Dumais de fou furieux. Surtout que, ironie du sort, Daviault venait de perdre sa fiancée dans un attentat terroriste, alors que son groupe en appelait à un "terrorisme volontaire de chaque individu contre lui-même", afin de "désamorcer la bombe reproductive en nous, programmée pour faire

déferler sur notre planète un déluge d’humains écocides et terracides”.

Zack chercha ensuite la critique d’un livre qu’un ancien collègue publiait ces jours-ci. Un seul journal en rendait compte, titrant sa chronique “Déclin de la qualité du sperme au cours de la vie : les hommes attendent-ils trop pour être pères ? L’âge du père, un facteur d’autisme et de schizophrénie chez l’enfant”. Il réfléchit en fixant le chat déjà endormi, avant de s’absorber dans la lecture. Démoralisé, il déposa son ordinateur.

Quel monde. Une ribambelle de problèmes. Rivalités sans fin, avidité, discordance entre nature et culture. Zack était perdu dans ses pensées et dans la contemplation du papier peint conçu par Charlie, qui recouvrait le mur devant lui. Des motifs de paons faisant la roue, ou au repos, les plumes repliées, tous aux couleurs invraisemblables, dessinés de manière à s’emboîter discrètement les uns dans les autres. Des motifs ayant le potentiel de s’enchaîner à l’infini, bien que la superficie du mur tapissé de 3,2 mètres sur 2,5 mètres restreigne la reproduction à 16 motifs complets et 4 demis. Il n’appréciait pas tellement les couleurs du papier peint, la teinte d’orange lui paraissait trop agressive, mais les oiseaux lui plaisaient. Il s’aperçut qu’il devenait somnolent, se redressa, s’efforça de rassembler sa motivation pour la rédaction du plan de la prochaine réunion, puis repensa au message de Sophie.

Dire que je suis sorti un an et demi avec elle, s’étonnait-il comme chaque fois qu’il devait gérer ses envolées sur Facebook. Lui être fidèle s’était avéré un calvaire dès les premiers mois, même pas, les premières semaines. Auparavant, il n’avait jamais été en couple, et à 34 ans, ça lui avait semblé anormal. Toute sa vingtaine, il répétait à ses amis qui se casaient un à un que lui, il profitait de sa jeunesse, qu’il se donnait jusqu’à 30 ans. Sauf qu’il n’y a pas

La trajectoire des confettis

de coupure entre 29 et 30 ans, et en franchissant la trentaine, il avait réalisé qu'il n'avait aucune envie de sacrifier sa liberté. Alors il avait reporté d'une année, suivie d'une autre, et d'une autre.

À son 34^e anniversaire, ses inquiétudes avaient débuté. Sophie était charmante, drôle, intelligente, sexuellement ça marchait à merveille. Il avait décidé d'essayer. Il avait cru pouvoir renoncer à toutes les autres, les filles avec qui il couchait régulièrement, certaines depuis des années, ou les inconnues qui le faisaient bander en lui lançant un sourire ambigu dans ces boîtes de nuit où il avait passé des années à flirter. Tout comme il avait cru que fermer ses comptes de sites de rencontre serait une bagatelle. Quelle naïveté. Pendant un an, il s'était empêtré dans des mensonges, des manigances, des aveux partiels, et les remords aussi, insupportables. Puis le hasard lui avait amené Charlie. Délivrance. Avec elle, aucune culpabilité possible.

Depuis bientôt deux ans qu'il sortait avec Charlie, Sophie s'entêtait à rester célibataire. Elle publiait régulièrement ce genre de messages ingénieux au sens incertain. Comme ils avaient beaucoup d'amis en commun, c'était encore lui qu'on appelait quand elle laissait planer des doutes sur son état psychique. Sans compter les messages qu'elle lui envoyait en privé, amalgames de nouvelles et de questions banales, des phrases qui semblaient des prétextes où glisser des reproches. Dans ses pires journées, elle lui affirmait qu'un jour, ils se remettraient ensemble. Possibilité qu'il démentait catégoriquement, mais elle refusait de l'écouter, elle répétait qu'il ne pouvait pas passer sa vie avec une femme comme Charlie. Une femme comme Charlie... Toujours cette expression méprisante. Et Sophie ne connaissait même pas le plus problématique des fantasmes de Charlie... Si elle avait su. Quand il souffrait d'insomnie, angoissant à l'idée que sa femme commette un geste aux

Alice

conséquences désastreuses, il se demandait parfois quelle tête ferait Sophie, si elle l'apprenait.

*Comment Alice fit de Jacques
un capteur de rêves*

1984

Après trois nuits à rêver de fœtus au crâne en miettes, Alice se leva tôt, prit l'autoroute en direction de la ville, dépassa sa sortie habituelle sans même la regarder. Bien décidée à ne pas subir une autre nuit peuplée d'images macabres, elle se gara devant le Palais de justice et monta jusqu'au troisième étage. Une demi-douzaine d'hommes étaient perchés sur des escabeaux, sablant les murs fraîchement plâtrés, une poudre blanche neigeait à travers l'immense pièce. Jacques était sur le dernier échelon du sien, il donnait des consignes à deux de ses employés arrivés avec une heure de retard, les yeux cernés et empestant l'alcool. Alice eut un haut-le-cœur en s'approchant, elle avait encore des nausées matinales.

— Alice ?

Jacques ne l'avait pas vue entrer. Son pouls s'accéléra, comme chaque fois. Toute la salle autour d'eux était du gris pâle des panneaux de gypse, avec des taches de plâtre blanc ici et là. Son vêtement de travail était blanc, comme ceux de ses employés, la poussière de plâtre qui flottait créait l'illusion que même l'air était blanc. L'apparition d'Alice avait fait jaillir au milieu de la blancheur une touche de rouge cerise, sur laquelle ressortaient ses cheveux dorés. Elle avait les joues rosées par la canicule et par les trois étages grimpés à pied – et peut-être aussi par cette petite voix discordante qui lui chuchotait de s'enfuir.

— Je peux te parler ?

La trajectoire des confettis

Alice avait prononcé sa question d'un ton trop brusque. Les deux employés avaient à peine 20 ans. Ils remarquèrent le trouble de Jacques. L'un d'eux lui lança un regard rempli de sous-entendus, l'autre ricana.

— Tu me laisses dix minutes ? Je finis de donner mes directives et je te rejoins au café d'en face ?

Alice sentait la sueur perler sous son pull de lin. Au bureau, la climatisation fonctionnait tout l'été à plein régime. Ce matin, elle avait enfilé une robe trop moulante à son goût pour ses cinq mois de grossesse, qu'elle avait ensuite à moitié camouflée sous son informe pull rouge. L'envie de partir l'effleura, puis ses cauchemars de fœtus mutilés lui revinrent à l'esprit.

— Non, pas de café. Ici, c'est parfait.

— Ici ?

— On peut aller dans le couloir ? Ou la pièce à côté ?

N'y tenant plus, elle ôta son pull. Les deux jeunes plâtriers regardaient Jacques d'un air grivois, mais lorsqu'ils aperçurent le ventre rond d'Alice moulé par sa robe, les sourires disparurent. L'un dévisagea Jacques d'un regard interrogateur, son confrère baissa les yeux vers ses bottes. Du haut des escabeaux, les autres employés continuaient de faire neiger le plâtre tout en surveillant la scène, à défaut d'entendre les paroles assourdies par le bruit du papier sablé contre les murs.

— OK, tout le monde, on va faire une pause-café. Avisez les gens du quatrième étage. Quinze minutes.

Les deux employés sortirent, le plus jeune sourit à Alice en passant près d'elle. Les autres descendirent de leurs escabeaux pour les suivre, plusieurs jetant des coups d'œil curieux à l'inconnue. Jacques avait la réputation d'être un éternel célibataire à la chasteté imperturbable.

— Ils sont jeunes, s'excusa Jacques en descendant à son tour. Tu veux pas qu'on aille ailleurs ?

Alice

- Non, si on est seuls, aussi bien rester ici.
- L'air est irrespirable.
- Ça va, je t'assure.
- Tu veux un masque au moins ?

Jacques me propose un masque, se dit Alice. Il s'était toujours inquiété pour elle. Pourquoi n'était-ce pas de lui qu'elle était tombée amoureuse... Il n'y avait pas de raison. Le hasard. Ce n'était juste pas de lui et ça ne changerait pas. Le doute la reprit. Elle pouvait encore partir. Sauf qu'hier, elle avait eu sa deuxième échographie, elle y était allée seule, machinalement, perdue. À la surprise de l'échographe, pas une fois elle n'avait tourné la tête vers l'écran où l'être qui s'agitait dans son ventre était visible en noir et blanc. Par contre, elle n'avait pas osé résister quand le médecin lui avait enfoncé les embouts du stéthoscope dans les oreilles. Elle avait essayé très fort de prendre les battements de cœur qu'elle entendait pour de simples contractions du muscle cardiaque d'une boule de chair dépourvue d'âme et de conscience, toutefois en contrepoint elle sentait son propre cœur tambouriner violemment, réduisant à néant ses tentatives de chosification.

- Non, non, je vais seulement m'asseoir.
- Prends quand même un masque.
- Non, vraiment, ça va.

Alice marcha vers une chaise couverte de poussière. Jacques voulut l'avertir qu'elle allait se salir mais se retint, sachant qu'elle n'en ferait qu'à sa tête. La nostalgie le saisit, la présence d'Alice dans cette grande pièce vide ravivait de vieux souvenirs. Il la revit dix ans plus tôt, à l'atelier de l'École des Beaux-Arts, les cheveux relevés, les bras picotés de peinture, ses vêtements tachés, son front plissé par la concentration.

- Comment savais-tu que j'étais ici ?
- Tu as mentionné ce contrat la semaine dernière.

La trajectoire des confettis

— Ah oui ?

— Jacques, veux-tu toujours un enfant ?

Un vacarme retentit au-dessus d’eux. Jacques déduisit qu’un escabeau s’était renversé. Ses employés... Pourquoi la majorité des plâtriers qu’il engageait étaient-ils des alcooliques, des toxicomanes, ou au mieux des fêtards ? Alice le fixait, attendant une réponse. Il n’était pas sûr de comprendre.

*Le foulard à deux faces s’incruste
chez Xavier*

JANVIER 2015

Le matin suivant sa rencontre avec la fille qui buvait des cerveaux, le bruit de la déneigeuse réveilla Xavier à sept heures. Il eut une mauvaise journée et se surprit plusieurs fois à se demander s’il la reverrait le soir – peut-être qu’elle passerait récupérer son foulard. Avant de partir travailler, voulant l’emballer pour le protéger du tiroir nauséabond des objets perdus, il fit sans succès le tour de son appartement à la recherche d’un sac en plastique. Avec la tendance aux sacs réutilisables, c’était devenu une denrée rare. Il le laissa en fin de compte dans son sac à bandoulière, se disant qu’il le lui remettrait directement. La fille ne vint pas, il rapporta le foulard chez lui. Le lendemain, il eut l’idée de prendre un sac-poubelle. En fouillant dans l’armoire, il ne trouva qu’une boîte vide. C’est son coloc Olivier qui devait se charger de l’achat des produits ce mois-ci, il ne l’avait visiblement pas fait. Il résolut de se procurer un sac en plastique dans un des commerces sur son trajet vers le bar, sauf qu’en partant, il oublia de reprendre le foulard. De toute façon, la fille ne passa pas davantage. Les jours 3 et 4, Xavier était en congé. Il appela au bar afin de prévenir

Matis que si une fille réclamait un foulard pailleté, blanc d'un côté et multicolore de l'autre, celui-ci était chez lui. Il tâcha d'expliquer pourquoi il l'avait en sa possession, mais son collègue lui rit au nez et enchaîna quelques commentaires salaces à propos des clientes qu'on ramène chez soi, blagua sur cette tactique sans subtilité consistant à feindre d'oublier des choses destinées à servir de prétexte pour repasser, et le félicita d'avoir enfin dérogé à son abstinence à l'endroit de la clientèle. Il était célibataire, lui, après tout, non ? Aussi bien en profiter. Xavier raccrocha en se reprochant d'avoir fourni trop de détails sur le foulard, sa description avait dû créer un drôle d'effet, puis il se rendit à l'évidence, Matis l'avait à peine écouté, trop content de conclure que son collègue avait profité de ce qu'il nommait les bénéfices secondaires du travail de barman, dont lui-même à vrai dire n'avait rien à faire – il était en couple et père de deux enfants. Xavier se promit de rapporter le foulard sans faute la prochaine fois, mais la veille du jour 5, il se coucha avec la gorge irritée, se réveilla au matin étourdi et en sueur, se gava vainement de sirop, et vers seize heures abdiqua, impossible d'aller travailler. Il se remit péniblement les jours 6 et 7. Le jour 8, ayant retrouvé son aplomb, il sortit faire des courses en avant-midi, revint avec deux sacs en plastique, y enveloppa le foulard soigneusement. À treize heures, Sandra lui téléphona. Un refoulement d'égout survenu dans la cave de service empuantissait tout le bar, on n'ouvrirait pas aujourd'hui. Xavier se dit que c'était la première fois en deux ans que Chez Hélié serait fermé, même à Noël ils accueillait des clients. Le jour 9, il prit le métro d'un pas léger, il détestait habituellement se savoir quinze mètres sous terre, mais pour une fois il avait envie d'aller au travail, sans doute ces six jours de congé forcé l'avaient revigoré. Ce n'est qu'arrivé Chez Hélié qu'il réalisa qu'il avait laissé son sac

La trajectoire des confettis

à bandoulière dans le wagon. Il appela la Société de transport, on lui conseilla d'attendre au surlendemain avant de tenter sa chance au comptoir des objets trouvés, il fallait accorder un peu de temps aux articles égarés pour qu'ils voyagent jusqu'à la bonne station. Le jour 11, il le récupéra dans un état misérable, gris de poussière et trempé d'eau sale, il crut même déceler une odeur d'urine. De retour chez lui, il en sortit le sac en plastique abritant le foulard, constata que celui-ci était intact. Il s'évertua à nettoyer son propre sac, capitula et le mit aux ordures, lava du mieux qu'il pouvait le contenu souillé, jeta un roman détrempé, se débarrassa de quatre prospectus qu'on lui avait remis ces derniers temps dans la rue et qu'il avait été incapable de refuser comme tout le monde, craignant de froisser ceux qui les distribuaient. Quand il eut fini son tri, il s'aperçut qu'il allait être en retard, partit en vitesse, récidiva en oubliant le foulard. Au bar, il fit le décompte, cela faisait onze jours et tout portait à croire que la fille n'était pas repassée. En rentrant, il le balança dans son placard avec l'intention de l'apporter au centre de récupération lorsqu'il aurait des vêtements à donner. Elle ne reviendrait pas.

*Comment l'infidélité de Matthew
valut à Louis une chambre rose*

Il n'y avait qu'un hôpital qui desservait les environs de Saint-Jean-sur-Richelieu, et le jour où Alice sortit de sa deuxième échographie, elle croisa dans la salle d'attente Matthew et sa nouvelle copine. Sa colère contre son ex monta d'un cran. Une de ses amies travaillait à cet hôpital comme infirmière, Alice la supplia de se renseigner sur la date projetée de l'accouchement de Diane. Ce n'était pas son département, mais son amie mena son enquête

Alice

et lui dénicha la date : 6 novembre. Le terme d'Alice était prévu le 8 novembre. Deux jours d'intervalle. 48 heures. À peu près rien. Le risque de croiser Matthew, Diane et leur nouveau-né à l'hôpital après son accouchement redoubla son exaspération.

Sept ans plus tôt, avant la naissance de Zack, Alice avait acheté quelques livres traitant de la gestation et de la maternité, elle avait bâillé en lisant chaque page, avait renoncé à mi-chemin à les terminer, puis les avait laissés accumuler la poussière sur la dernière tablette de sa bibliothèque. Après qu'elle eut vu Matthew et Diane à la clinique d'obstétrique, elle retrouva les livres qui l'avaient tant ennuyée, lut attentivement les passages concernant les bébés nés avant terme. Deux à trois semaines d'avance n'étaient pas problématiques, un enfant pouvait naître avant neuf mois et être parfaitement sain.

Alice avait souvent entendu des histoires de femmes qui avaient dépassé les neuf mois et qui, enceintes jusqu'aux yeux, lavaient leur plancher à la brosse dans l'espoir de déclencher le travail. Elle en discuta avec son amie infirmière, qui lui expliqua que l'idée était de s'activer, ce qui incitait le bébé à descendre vers le col de l'utérus. L'infirmière lui suggéra quelques astuces dont l'efficacité n'était plus à prouver.

Trois semaines avant le 8 novembre, Alice se mit à monter et à descendre compulsivement des escaliers, à laver avec frénésie les planchers de leur maison, puis elle décida de repeindre la chambre du futur bébé en rose malgré l'incompréhension de Jacques – ils ignoraient le sexe de l'enfant. Alice argua qu'elle était sûre que c'était une fille, que le jaune ne lui plaisait plus, qu'au pire un nourrisson mâle pouvait très bien commencer son existence entre des murs roses, cette association garçon-bleu et fille-rose était stupide, et de toute façon ce serait une fille, les mères se

La trajectoire des confettis

trompent rarement sur ces choses-là. Elle passa sous silence qu'elle avait cru durant ses grossesses de Zack et de Xavier qu'elle aurait une fille. Peu importe, cette fois-ci serait la bonne. Ses efforts portèrent fruit, et la cinquième journée, elle sentit une première contraction. Le lendemain, les contractions se firent plus pressantes, ils partirent pour l'hôpital. Six heures plus tard, Jacques pleurait et Alice tenait son troisième fils dans ses bras. Elle avait encore eu tout faux.

La résignation de Zack

2014

Il l'avait rencontrée en février, l'avait convaincue en août d'emménager chez lui et de résilier le bail de son studio, l'avait demandée en mariage en décembre même si c'était un peu démodé, l'avait épousée à la fin du printemps suivant. La première année que Zack et Charlie vivaient ensemble, le soir de l'Halloween, pendant qu'il était absent, elle avait tenu un langage ambigu à un adolescent qui accompagnait sa sœur pour faire la cueillette de bonbons. Celui-ci était revenu seul deux heures plus tard. En rentrant, Zack les avait trouvés au salon, ils bavardaient et écoutaient de la musique, le garçon était torse nu, Charlie ne portait qu'un short très court et un t-shirt échancré qui dévoilait la moitié de ses seins. Il avait compris ce qui s'était passé, et il aimait justement que Charlie lui épargne le poids de la fidélité, ils formaient un couple ouvert, chacun était libre de choisir ses aventures. Reste que la jeunesse du garçon l'avait déboussolé. Charlie et son invité étaient sortis se baigner dans le spa et Zack s'était surpris à remercier le ciel de la haie de cèdres de plus de 3 mètres qui clôturait leur cour. Il en avait profité pour fouiller les

poches du jeans laissé dans le salon, avait trouvé le portefeuille, vérifié les pièces d'identité. 17 ans. Charlie en avait 28... Et lui 36... Quand l'adolescent était parti, il en avait parlé à sa femme, sans lui faire de reproches, uniquement par inquiétude, savait-elle qu'elle venait de coucher avec un mineur ? mais elle s'était contentée de rire, et ce jour-là, pour la première fois, il avait eu peur pour elle.

Le lendemain, il avait fait des recherches sur Internet et avait découvert avec soulagement que l'âge du consentement sexuel était fixé à 16 ans, alors qu'il avait toujours cru qu'il correspondait à la majorité civile, 18 ans. Il n'y avait donc pas eu de danger la veille. En y repensant, Zack avait néanmoins eu un doute, Charlie avait-elle questionné le jeune homme sur son âge ? Après tout, quelle est la différence entre un adolescent de 15 ans et un de 16 ? Le soir, il lui avait demandé si elle savait que l'âge du consentement sexuel était de 16 ans. Elle s'était moquée de lui en protestant qu'il la sous-estimait, bien sûr qu'elle le savait. Et pourquoi ne l'avait-elle pas contredit la veille, lorsqu'il se tracassait en croyant que l'âge légal était de 18 ans ? Pour toute réponse, Charlie avait eu ce sourire espiègle qui d'habitude le charmait. Il s'était retenu de lui demander si elle s'était assurée de l'âge du garçon avant de l'inviter. La harceler de questions aurait ressemblé à un interrogatoire.

Au cours de l'année suivant cette soirée de l'Halloween, il y avait eu un employé d'une entreprise qui tondait leur gazon, un vendeur de la crèmerie du coin, l'arbitre supervisant un match de football auquel participait sa nièce Rosalie, un colporteur de tablettes de chocolat, le serveur d'un restaurant où ils déjeunaient les dimanches. C'était chaque fois le même type, des garçons de 16 ou 17 ans, peut-être 18, bâtis comme des hommes, mesurant dans les 1 mètre 80, mais au visage qui conservait un air enfantin. Il était au courant de toutes ces aventures, soit parce que Charlie les lui avait racontées, soit

La trajectoire des confettis

parce qu'il avait croisé les garçons à son retour. Car naturellement, elle ne pouvait pas aller chez ses jeunes conquêtes, qui habitaient avec leurs parents. Zack ne disait rien. Il n'osait pas lui reprocher un penchant qui découlait d'un trait de caractère qui autrement lui plaisait tant.

En se rendant à l'évidence que coucher avec de très jeunes hommes faisait partie des préférences sexuelles de Charlie, Zack était devenu de plus en plus soucieux. Il avait relu la loi, à la recherche d'informations sur la peine qu'encourraient les adultes accusés d'infraction, mais c'est plutôt une exception à la législation qui avait attiré son attention. Avec désarroi, il avait appris qu'il était interdit aux adultes en situation d'autorité d'avoir des relations sexuelles avec les mineurs sous leur responsabilité. Par exemple, les professeurs. La limite de 16 ans montait à 18 pour leurs élèves.

Charlie travaillait comme professeure surnuméraire dans une école de formation professionnelle, pour le programme de décoration intérieure. La plupart de ses élèves étaient mineurs. Par chance, il n'y avait pratiquement que des filles inscrites à ses cours. Avait-elle aussi cette tendance envers les adolescentes ? Zack en doutait, elle n'avait jamais rien mentionné de tel. En tout cas, elle devait connaître les lois encadrant les rapports enseignant-élève... N'empêche, une école bourrée de mineurs n'était peut-être pas le meilleur endroit pour elle... Il hésita, puis finit par lui poser la question, connaissait-elle l'exception à la loi concernant les professeurs ? puisqu'elle travaillait dans une école... il fallait être prudente, lui n'y voyait rien à redire, mais la justice... En l'entendant émettre ses réserves, elle s'était mise, encore une fois, à rire. Elle riait tout le temps.

Un an après le soir de l'Halloween, ils avaient quitté la banlieue pour déménager dans le centre-ville de Montréal, et Zack avait pensé à tort que ce serait moins risqué. Il ne comprenait plus par quel raisonnement désespéré il avait pu s'en

Alice

persuader. Parfois, pris d'insomnie, il craignait qu'un jour elle ne ramène chez eux un garçon de 15 ans lui ayant menti sur son âge, il s'imaginait être accusé en même temps qu'elle, de complicité ou de non-intervention, quelque chose comme ça. Il aurait pu la supplier de ne plus inviter de mineurs à leur appartement, mais l'idée qu'elle se présente insouciamment à la réception d'un hôtel flanquée d'un homme qui aurait le visage d'un enfant l'en avait dissuadé. Il s'était résigné.

On n'a jamais trop de frères et sœurs

1984

Lorsque Alice entra dans la chambre d'hôpital qui lui avait été assignée après son accouchement, une chambre qu'elle partagerait avec une autre mère, la première chose qu'elle vit fut une chemise verte à carreaux du même modèle que celle qu'elle avait offerte à Matthew l'année précédente, puis, dans la chemise, Matthew. Il tenait la main de Diane qui dormait. Voyant qu'il allait se lever pour la saluer, Alice lui indiqua d'un signe non équivoque de rester assis et de se taire. Jacques était parti lui acheter une boisson gazeuse à un des distributeurs du rez-de-chaussée, elle s'exaspéra de son absence. Elle se mit au lit avec l'envie de pleurer ou de crier, peut-être les deux. Il était 21 heures. Diane s'éveilla, reconnut Alice, baissa les yeux, ne dit rien. À cette époque, Alice ne savait pas que la nouvelle copine de Matthew était sourde et muette, mais qu'elle pouvait lire sur les lèvres.

Des minutes qui leur parurent interminables s'écoulèrent. Enfin, Jacques arriva. Il se troubla en voyant Matthew, mais se ressaisit et le salua, sourit à Diane. Quand il s'approcha d'Alice, elle l'embrassa comme elle ne l'avait pas fait depuis les trois mois qu'ils vivaient ensemble, avec une fougue

La trajectoire des confettis

qui ressemblait presque à de la passion – chose qu'elle ne referait pas en 47 ans de vie commune.

Il était impossible qu'elle change de chambre. Jacques essaya bien de parlementer avec les infirmières, la cause les laissa indifférentes. L'hôpital, ce n'est pas un hôtel. Aujourd'hui, une situation comparable se produirait, Alice bouclerait sa valise et descendrait royalement le couloir jusqu'à l'ascenseur. L'hôpital n'est pas un hôtel ? Soit. Ce n'est pas une prison non plus. Cependant, à 28 ans, elle croyait que les médecins avaient une autorité réelle sur leurs patients, et l'idée de refuser une hospitalisation n'aurait pu lui venir à l'esprit.

Au moins, on permettait au père de dormir à l'hôpital, sur un lit de camp installé au sol. Alice comprit que, pour une raison nébuleuse, Matthew ne pouvait pas rester avec Diane. Elle se demanda si déjà il la trompait, elle aussi. Au milieu de la nuit, elle s'éveilla. La copine de Matthew lui tournait le dos, impossible de déterminer si elle dormait. Alice jeta un œil à Jacques, qui reposait sans couverture parce qu'elle s'était plainte d'avoir froid et qu'il avait insisté pour lui laisser la sienne. Elle ressentit un élan de pitié envers Diane. Elle détailla la forme recroquevillée de son corps fluet sous les draps, et se rappela que celle-ci était de neuf ans sa cadette. 19 ans.

C'est à ce moment qu'elle réalisa que Diane avait également accouché deux semaines plus tôt que prévu. Ses efforts avaient été inutiles. Lui vint le soupçon que Diane, sachant elle aussi que leurs dates estimées d'accouchement étaient quasiment les mêmes, s'était démenée ces derniers jours pour éviter de tomber dans les couloirs de l'hôpital sur l'ex-femme du père de son enfant. Qui sait...

Quelques minutes après, deux infirmières allumèrent les lumières et poussèrent des chariots dans la chambre. C'était l'heure de l'allaitement. Diane se réveilla, Alice s'efforça de

Alice

lui faire un sourire, et celui que Diane lui rendit exprimait tellement de détresse que son cœur se serra. Jacques était debout près d'Alice, il lui caressait les cheveux. Les infirmières soulevèrent les deux bébés. Alice regarda le sien, puis le bébé de Diane et pensa : son demi-frère. Elle réfléchit qu'on n'a sans doute jamais trop de frères et sœurs pour traverser la vie en ce monde ingrat, avant de se demander d'où lui venaient ces considérations grandiloquentes. Elle mit ses émotions sur le compte du post-partum et grimaça lorsque son fils lui pressa le mamelon.

Le lendemain matin, quand Alice s'éveilla, Diane dormait encore. Elle était affamée, l'heure du déjeuner était loin. Elle descendit avec Jacques à la cafétéria. À leur retour, Diane et sa valise avaient disparu. Elle se renseigna auprès de l'infirmière, qui lui apprit que sa voisine de chambre avait eu l'autorisation de partir, puisqu'elle avait accouché trois jours auparavant. Louis, constata Alice, était donc le plus jeune fils de Matthew... jusqu'à nouvel ordre. Même si elle ne croyait pas à ces superstitions, elle calcula que son fils était Scorpion et celui de Diane, Balance. Elle se trouva ridicule d'éprouver de la satisfaction à l'idée que le scorpion soit une créature combative, capable de terrasser un adversaire des centaines de fois plus gros que lui. Puis elle songea que la balance était signe d'équilibre. Elle chassa ces pensées oiseuses. Il leur restait deux nuits à passer ici. Ensuite, son fils aurait une chambre rose.

“N’importe quel nom aurait fait l’affaire.”

OLIVIER

JUIN 2015

Un matin, Xavier fut tiré du sommeil par les plaintes de son colocataire en train de vomir dans la salle de bains

La trajectoire des confettis

contiguë à sa chambre. Au bout de quinze minutes à entendre les râlements et jurons d'Olivier, il renonça à se rendormir, se leva, lui demanda à travers la porte si ça allait. "Du Gatorade !" lui cria entre deux soubresauts son colocataire, qui connaissait régulièrement ces douloureuses matinées postbeuveries.

Xavier ouvrit le frigo, n'y trouva pas la boisson riche en électrolytes dont se gavait Olivier pour soigner ses abus. En l'entendant de nouveau tenter de déglutir, il se résigna à sortir.

On dit qu'on ne choisit pas sa famille, mais qu'on choisit ses amis. On pourrait ajouter qu'on ne choisit pas toujours ses colocataires. Trois personnes habitent ensemble, quelqu'un décide de partir, on entend dire que l'ami d'un ami cherche une chambre parce que sa copine le met à la porte, et comme on n'a pas trop le temps d'accomplir d'autres démarches, sans compter qu'on a besoin d'une troisième personne pour assumer le tiers du loyer, eh bien on accepte le trentenaire nouvellement séparé même s'il nous a fait une impression mitigée lors de sa visite.

Xavier, lui, n'avait certes pas le sentiment d'avoir choisi ses deux colocataires. Outre Olivier qui avait atterri chez lui après que son ex l'eut quitté, il partageait en théorie son appartement avec Pierre-Luc, qui était continuellement en voyage pour son travail, sauf la fois du mois où il débarquait pour 24 heures, en profitait pour inviter ses amis, festoyait toute la nuit, et s'éclipsait le lendemain sans rien nettoyer. Puisque Olivier se souciait peu de la salubrité des lieux, c'est Xavier qui écopait du rangement.

Quand Xavier revint, Olivier gisait sur le canapé du salon, des traces de salive et de bile souillant son t-shirt. Il posa devant lui la bouteille de Gatorade et un verre, s'assit dans un fauteuil. Son colocataire entrouvrit les paupières,

marmonna un mot que Xavier supposa être “merci”, à moins que ce ne fût “merde”.

— Alors ?

— Trop bu.

— Ouais ?

— Yep.

Leur conversation animée semblant tirer à sa fin, Xavier se leva pour partir, mais Olivier pointa la bouteille.

— Tu m’en verserais ?

Xavier s’exécuta en pensant à tous ces verres qu’il servait à longueur de soirée aux clients qui se défonçaient le foie comme son colocataire, et se dit que, depuis les dix mois qu’il cohabitait avec Olivier, il devait par-dessus le marché s’occuper des répercussions du lendemain.

— T’en avais dans le frigo ?

— Non, je suis allé t’en acheter.

Olivier eut un hoquet, se redressa brusquement, prêta à courir aux toilettes, attendit aux aguets sous le regard découragé de Xavier, puis se laissa choir dans les coussins.

— Fausse alerte. Merci pour le Gatorade.

— Bon, je vais sortir.

Xavier s’apprêtait à quitter le salon pour de bon, la pièce empestait l’alcool. Olivier émit un grognement.

— Vous servez ça à ton bar, une espèce de shot aux pêches, super sucré, avec comme un caillot de Baileys qui flotte au milieu ?

— Un cerveau ?

— Ouais, c’est ça.

— On en sert, pourquoi ?

— J’ai bu avec une fille hier, elle arrêtait pas de commander ça.

Xavier se rassit, intrigué.

— Et ?

La trajectoire des confettis

— C'est ça qui m'a rendu malade. C'était juste trop sucré. C'est pas l'alcool, c'est à cause du sucre que je vomis.

— Olivier, tu passes un samedi sur deux à vomir toute la journée...

— Pas tant que ça.

Xavier avait en fait adouci la moyenne, il aurait été tenté de dire chaque samedi. Samedi dernier pour sûr... et le précédent aussi... peut-être pas celui d'avant par contre, quoique... oui, celui d'avant aussi à bien y penser... Il se souvint du foulard, toujours dans son placard.

— Peu importe, reprit Olivier, cette fois-ci c'est le sucre. Pas l'alcool. J'ai pas bu tant que ça.

— Non ? Pourtant les bouteilles à la cuisine...

— On a bu deux bouteilles de vin en attendant de sortir au Bily Kun, mais on était trois dessus. Rendu au bar, j'ai peut-être bu trois bières avant de rencontrer la folle aux cerveaux... en tout cas, pas plus que quatre... Ouais, quatre, Steve a payé la dernière.

— La folle aux cerveaux ?

— La fille qui commandait des cerveaux à la pelle. C'est vrai qu'avant ça, j'ai aussi pris un verre de sangria dans le pichet de Jenny... Ah pis Christelle a payé une tournée d'Uppercuts, après je me sentais déshydraté, j'ai pris un gin tonic. Non, deux.

— En admettant que toi et Steve ayez pas bu plus de vin que Christelle, ça fait l'équivalent de onze consommations.

— Possible, mais en cinq-six heures, c'est rien, ça.

— Si tu le dis... Et après ?

— Après, Steve et Christelle sont partis avec Jenny au Salon Daomé, les filles voulaient danser. Je me suis retrouvé au comptoir à boire un Jameson, et j'ai commencé à parler avec une fille.

Alice

— Douze.

— Hein ? Ouais, douze. Mais je te répète qu'on a commencé à six heures, là il devait être une heure du matin.

— Donc t'as bu des cerveaux avec une fille au comptoir et ça t'a rendu malade ?

— C'est plus compliqué... Au début, on bavardait, je sais que je la trouvais baisable, et elle était assez drôle... À un moment, on s'est mis à parler de centurion, elle disait qu'elle en avait déjà fait un et qu'elle avait fini dans les derniers. Je la croyais pas. Tu sais c'est quoi, un centurion ?

— Plus ou moins.

— C'est un concours de boisson. Il faut boire un shot de bière par minute, pendant cent minutes. Ça veut dire boire huit bières en même pas deux heures. Les premiers shots, c'est facile, mais à un moment donné, ça rentre plus. On a le droit de vomir entre les gorgées, tant qu'on boit les shots dans les temps.

— Beurk.

— Ouais, c'est pas trop la classe... C'était plus populaire il y a vingt ans. J'ai fait ça quelques fois, je me souviens pas d'avoir vu des filles gagner... En tout cas, la fille d'hier, j'étais pas sûr de la croire et j'aimais mieux faire semblant que non, pour l'agacer. C'est pour ça qu'elle a proposé qu'on fasse un concours, pour savoir qui pouvait boire le plus entre nous deux. Mais à condition que ce soit elle qui choisisse ce qu'on boit.

C'était elle. La fille à la main tatouée à qui il avait repensé par intermittence depuis janvier, sans comprendre pourquoi son souvenir ne s'effaçait pas dans la masse indistincte des clients.

— Elle était comment ?

— Elle était... colorée.

— Colorée ? Ça veut dire quoi ?

La trajectoire des confettis

— Elle était habillée drôlement... Elle était baisable, c'est pas ça, mais elle portait une jupe avec plein de couleurs qui allaient pas trop avec le haut... un pull d'un jaune citron qui arrache les yeux. Et comme des plumes dans ses cheveux. Quand j'ai commencé à avoir mal au cœur, je regardais les lignes sur sa jupe et j'arrivais pas à faire le focus. En plus à ce moment-là, elle parlait sans arrêt. Peut-être le sucre des shots... Elle m'étourdissait.

— Mais physiquement ?

— Je te l'ai dit, elle était tout à fait baisable.

Xavier soupira, ennuyé. Seules les filles qui avaient rembaré Olivier se voyaient affublées de qualificatifs vulgaires.

— Elle s'appelait comment ?

— Hum...

— T'as oublié ?

— Non, attends, laisse-moi me rappeler... Elle s'appelait Cléopâtre.

— Cléopâtre ?

— Oui.

— Tu as cru que c'était son vrai nom ?

— Xavier, qu'est-ce que j'en avais à foutre de son vrai nom ? Tu penses que je voulais demander sa main ou son contact Facebook ? Je voulais juste coucher avec elle, j'ai pas besoin de son vrai nom pour ça. N'importe quel nom aurait fait l'affaire.

Olivier scrutait sur son t-shirt les vestiges de son difficile passage à la salle de bains.

— Faudrait que j'aille me changer.

— Donc... tu as couché avec elle ?

— D'après toi ? Tu vois quelqu'un ici ce matin ?

— Au bar peut-être...

— Comment ça, au bar ?

— Je sais pas... dans les toilettes...

Alice

— Voyons, tu crois que je suis le genre de gars à baiser avec une inconnue dans les toilettes ?

— Parfois, quand je travaille, ça arrive que...

— Xavier, ton bar c'est le trou de cul du monde. Ou au moins le trou de cul de Montréal.

— T'exagères.

— À peine. Chaque fois que je passe te voir, c'est ce que je me dis.

Xavier s'abstint de défendre Chez Hélié. Lui-même n'avait pas une très haute opinion de l'endroit.

— Elle avait un tatouage sur la main ?

Olivier le fixa, étonné, fouilla ses souvenirs embrumés par l'alcool.

— Tu la connais ?

— Pas vraiment. Elle est passée au bar une fois.

— Récemment ?

— Non, il y a quatre-cinq mois.

— Mais tu te souviens d'elle ?

— Vaguement.

— Eh ben...

— Tu as vu son tatouage ? Sur sa main ?

— Oui.

— C'était quoi ?

— Hum... non, ça j'ai oublié. Je l'ai vu après qu'on avait bu, je pense... Oui, je me sentais déjà malade, elle a mis sa main sur mon front, j'ai vu qu'elle avait un tatouage, mais pas ce que c'était.

— T'es sûr ?

— Oui, pourquoi ? C'est quoi ?

— Je sais pas.

— Sérieux, elle t'a marqué, cette fille-là.

Olivier pencha sa tête vers ses genoux en geignant, puis reprit sa position initiale, le visage blême.

— Ça va ? demanda Xavier.

La trajectoire des confettis

— Moi ? Super. Vraiment super. Ah je t'avais pas dit ? Je me suis explosé le pancréas dans un concours de descente de shots imbuables tellement sucrés qu'ils devraient être interdits par Santé Canada pour incitation au diabète.

— Bon...

— La seule chose qui me dérange, c'est d'avoir vomi sur ses bottes.

— Quoi ?

— Ouais... Je sais pas trop, je me suis levé du tabouret, tout tournait, je regardais sa jupe, j'ai voulu lui dire que je revenais dans deux minutes, et c'est sorti d'un coup. Je me souviens qu'il y en avait sur ses bottes... pas ailleurs je pense... j'espère. Bref, c'est des choses qui arrivent.

— Ça m'est jamais arrivé.

— Peut-être, mais il t'arrive jamais rien non plus. Tu vomis pas, mais tu sors pas. Et tu baisses pas. Est-ce que c'est mieux ?

— Comme si c'était la seule façon.

Olivier observa Xavier avec curiosité. Il détourna les yeux.

— Pour résumer, c'est elle qui t'a soûlé, et c'est toi qui as payé.

— Pfff.

— C'est ça pareil.

— J'arrive juste pas à comprendre comment elle pouvait aller aussi bien après tous les cerveaux... Quand je suis sorti des toilettes, elle parlait avec le barman, elle avait l'air sobre.

— Elle avait peut-être pas douze consommations derrière elle avant votre concours.

— En plus, c'est une fille, poursuivit Olivier en ignorant le commentaire de Xavier, les filles tiennent pas l'alcool.

Alice

Elle avait bu six cerveaux, en vingt minutes... Y a quoi là-dedans, au juste ?

— Schnaps aux pêches, grenadine, Baileys.

— C'est ben fort, le schnaps ?

— Moyen. Dans les 20 %.

— Juste 20 % C'est ce que je disais. Le sucre, pas l'alcool. Je sais tenir l'alcool.

— C'est sûr. L'avais-tu déjà vue avant au Bily Kun ?

— Pas que je me souviene.

— Donc t'as aucun moyen de la revoir ?

— Pourquoi je voudrais la revoir ?

— Non, je sais pas, j'ai pensé... vu que ça n'a pas... mais que tu la trouvais quand même...

— Baisable ?

Xavier eut un mouvement d'impatience qui fit sourire Olivier.

— C'est ça. Vu que t'étais malade, elle aurait pu te laisser son numéro.

— Voyons, Xavier, quelle fille voudrait revoir un gars qui lui vomit sur les pieds ?

— Ouais...

— Mais pourquoi tu me poses un paquet de questions sur elle ?

— Pour rien.

— Pour rien ?

— Non, rien... Elle... Elle avait oublié un foulard au bar.

— Et alors ?

— Peut-être qu'elle voudrait le récupérer.

Olivier le dévisagea sans comprendre. Après dix mois à côtoyer Xavier quotidiennement, celui-ci demeurait pour lui une énigme.

— Il est où, le foulard ?

— Mais... au bar, j'imagine.

La trajectoire des confettis

— OK, si j'avais eu son numéro, t'aurais voulu l'appeler pour lui rendre son foulard ?

— Ben...

— Tu l'aurais appelée, tu lui aurais dit que son foulard est encore au bar, et qu'elle peut passer le chercher ? Idéalement quand t'es là, disons ?

— Non, n'importe quand.

— Tu as couché avec elle ?

— Non.

— Mais t'aurais voulu ?

— Non. Veux-tu un autre verre de Gatorade ?

Olivier se mit à rire.

— Si j'avais su, j'aurais pu lui dire que tu la cherches. Ça aurait bien été la première fille que t'aurais laissée entrer ici. À part Violaine, mais tu m'as dit que tu couchais pas avec elle... Tu couches pas avec elle ?

— Non, je couche pas avec elle. Tu peux la draguer tant que tu veux.

— Hum. Violaine est jolie, vraiment jolie. Plus que l'autre. Mais bon, si tu préfères le genre arc-en-ciel échoué...

— J'ai seulement parlé de lui rendre son foulard.

— Ouais, c'est ça. Je vais reprendre du Gatorade.

8,3 milliards

2026

Comment, tout en ayant terminé les Beaux-Arts avec succès, se retrouve-t-on, 50 ans plus tard, à regretter que la majeure partie de sa vie ait consisté à diriger 60 heures par semaine une entreprise de produits pharmaceutiques ? Comment en vient-on à écraser ses ambitions, à considérer comme inéluctable une réorientation de carrière et à

s'imposer l'obtention d'un MBA ? Tout d'abord, plutôt que d'être amoureuse de notre meilleur ami qui partage notre passion pour la peinture, qui nous idolâtre, qui croit davantage en nous que nous-même, qui est l'homme le plus attentionné, doux et généreux qu'on ait rencontré, on pousse par hasard la porte du mauvais bar le mauvais jour à la mauvaise heure, et on tombe dans la mire d'un autre homme, terriblement beau, terriblement égoïste, distrait, étourdi, parce que ces défauts, au début, soit on ne les voit pas, soit on n'y accorde pas d'importance, et que tout ce qu'on remarque, c'est que lorsqu'on marche à ses côtés, les têtes se tournent sur notre passage, pour regarder cet homme excessivement grand, qui lui ne se retourne pas, mais qui, parfois, assez souvent même, pose ses yeux sur une femme et lui donne l'illusion d'être la seule au monde, sauf que ça, au début, on ne le sait pas non plus. Ensuite, c'est de lui qu'on devient amoureuse, parce qu'à notre entrée par hasard dans ce mauvais bar ce mauvais jour à la mauvaise heure, c'est nous qu'il a repérée, qu'il a distinguée entre toutes, et que cet homme, s'il veut quelque chose, il le demande, simplement, avec cette absence de gêne qui ne relève pas de la confiance en soi, mais plutôt d'une tendance à ne pas saisir les codes, les conventions, et comme il est aussi beau, sa manière directe, sans détour, un peu autiste, charme au lieu de choquer. Et pour finir de transformer la diplômée des Beaux-Arts en mère de famille et en future gestionnaire, on découvre avec cet homme la sexualité en prenant fréquemment des risques, parce qu'il n'aime pas trop les préservatifs, qu'on ferait n'importe quoi pour lui plaire, et qu'en 1976, si la pilule est disponible depuis quelques années, elle n'a pas encore la banalité qu'elle s'apprête à acquérir.

Trois grossesses et quelques décennies plus tard, au dîner célébrant son 70^e anniversaire, en entendant Chanel, sa

La trajectoire des confettis

petite-fille de 8 ans, expliquer à sa sœur Noé la procréation en des termes n'ayant rien de métaphorique, Alice se souviendrait qu'à 13 ans, elle n'avait aucune idée de comment sont conçus les bébés. On devait aborder le sujet à l'école une journée de sa septième année, cependant, ce matin-là, Alice s'éveilla avec les ganglions qui lui obstruaient la gorge. Au bout d'une semaine, de retour en classe, elle constata que maintenant, les autres savaient et pas elle. Trop timide pour questionner ses amies, elle se rabattit sur sa mère, une catholique fervente qui, étant donné qu'Alice était l'aînée de six enfants, n'avait jamais eu à parler de sexualité avec personne. Mais vraiment, personne. On le faisait, on n'en parlait pas. Devant les questions de sa fille, la mère chercha à se défilier. Alice lui tint tête, insista, puis écouta des explications sommaires sur le fonctionnement de la sexualité humaine, ce secret à la fois bien gardé et très connu puisque, tout compte fait, en 1969, l'année de ses 13 ans, on dénombrait pas moins de 3,6 milliards d'humains. Des humains qui, selon toute logique, étaient sexuellement actifs car, à peine plus loin sur l'échelle du temps terrestre, pendant qu'Alice, assise à la table de sa salle à manger, regarderait ses sept petits-enfants et les trois quarantenaires que seraient devenus ses fils – en songeant avec un brin de perplexité qu'elle était responsable de la vie d'une dizaine d'êtres humains de plus en ce monde –, l'humanité, en cette année 2026, franchirait la barre des 8,3 milliards de population mondiale avec, apparemment, pas tellement l'intention de s'arrêter en si bon chemin. Enfin, c'est ce qu'on croirait. Ou craindrait.

DÎNER DE FAMILLE

2015

“Pas de tabou !”

CHARLIE

Alice avait oublié le nom de la nouvelle copine de Louis. Sarah ? Sabrina ? Non... Sally peut-être...

— Jacques, son nom déjà ?

— Cécilia.

Bon, elle ne l’aurait pas trouvé. Elle se justifia en considérant que ce n’était pas un nom très commun au Québec. Cécilia venait de France. En assemblant le basilic et le bocconcini au-dessus des tomates, Alice épiait par la fenêtre ses trois fils, sa belle-fille et la copine de Louis qui bavardaient sur la terrasse. Cécilia, se répéta-t-elle en essayant de mémoriser son prénom. Jacques versa du vin dans sa coupe déjà vide et posa un baiser sur sa joue. Dehors, Zack, Charlie et Louis éclatèrent de rire, Xavier parut mal à l’aise, Cécilia ne semblait pas comprendre. Même si Alice n’entendait pas la cause de leur rire, elle la devinait aisément. Zack et Louis ne se lassaient pas de blaguer aux dépens de leur frère. Quand Xavier finirait-il par être accompagné lui aussi ? Il n’y avait eu personne depuis quinze ans. Pas depuis le traumatisme de son voyage en Suède. Enfin, son

La trajectoire des confettis

voyage... son exil plutôt. Franchement, à 35 ans, il était temps de passer à autre chose.

— Vous travaillez ensemble ? demandait Zack à Louis et à Cécilia.

— Cécilia fait un stage avec nous. Elle est au Québec pour un an, elle rentre en France en avril prochain.

— Tu es conceptrice de jeux vidéo comme Louis ?

— Non, je suis dans la communication.

Zack sourit à Louis d'une façon entendue.

— Un an ? Mais comment ferez-vous après ? L'amour à distance, c'est pas évident...

— Envisages-tu d'aller vivre en France, Louis ?

Charlie s'était exprimée très sérieusement, Cécilia ne pouvait pas saisir l'ironie de sa question.

— On en a discuté, répondit Cécilia. Louis se voit pas vivre ailleurs qu'ici. Peut-être que je réussirai à le convaincre. Le temps que je finisse mon master, après on pourrait revenir au Canada. Je crois que tu te plairais en France.

Pendant que Cécilia parlait, Louis avait discrètement lancé un regard réprobateur à Zack et à sa belle-sœur.

— Oui, sûrement. Mais avec le travail...

— Tu pourrais prendre une année sabbatique et travailler en France. Ou en Suisse.

— Tu es de quel coin ? demanda Zack.

— Annecy.

— Louis, insista Charlie, la France l'an prochain ?

Louis savait que Charlie n'en démordrait pas. Il conclut qu'il était mieux de se prêter au jeu.

— Oui, pourquoi pas ? On verra.

— Tu me manquerais beaucoup, affirma Charlie d'un ton équivoque.

Dîner de famille

— Tu viendras nous voir à Annecy. Avec Zack. Il doit y avoir des clubs échangistes là-bas aussi ? Ou à Genève ?
Cécilia prit un air interrogatif.

— Pourquoi tu...

— Mon distingué frère et sa charmante épouse vont dans ce genre d'endroits.

Zack embrassa Charlie de manière théâtrale.

— Ma femme raffole de ces lieux de libertinage. Vous pourriez nous accompagner un soir. Xavier, tu es le bienvenu aussi. Il faudrait te trouver quelqu'un, par contre.

— Il blague, assura Louis en voyant l'embarras de Cécilia.

Xavier ignora la remarque de Zack et regarda la piscine creusée. Pour un 24 juin, il faisait frisquet, ça ne donnait pas envie de se baigner. L'an dernier, ils avaient tous fait une baignade à leur soirée de la Saint-Jean-Baptiste. Quand les feux d'artifice avaient explosé au parc à côté, Xavier se souvenait de les avoir observés, immergé jusqu'à la taille, assis dans l'escalier de la piscine avec Rosalie, la fille de son demi-frère Justin. Les autres étaient sur la terrasse. À un moment, il avait plongé sous l'eau, puis avait ouvert les yeux, le visage vers le ciel, curieux de voir l'effet des lumières frétilantes déformées par la réfraction de l'eau. Sa nièce l'avait imité. Ils s'étaient ensuite rassis sur les marches, Rosalie claquait des dents, elle était dans l'eau depuis trop longtemps, mais elle voulait rester près de lui, finalement il s'était résigné à sortir. Ils s'étaient installés sur les chaises longues entourant la piscine, toujours à l'écart du reste du groupe qui admirait les feux d'artifice de la terrasse.

Il reporta son attention sur les deux couples, tentant de s'intéresser à la conversation. Charlie et Zack riaient pour une raison qui lui échappait, Louis semblait embêté, Cécilia souriait. Il comprit que Charlie parlait encore de

La trajectoire des confettis

la possibilité que Louis vive en France avec Cécilia. Toute cette comédie. À 30 ans, son frère n'était jamais sorti avec une fille plus de six mois. Puisque Cécilia et lui s'étaient rencontrés au début de mai, leur relation devrait se terminer... en novembre. Aucune chance que Louis mette les pieds en France au printemps prochain. Jacques passa la tête par l'embrasure de la porte.

— C'est prêt.

En entrant dans la salle à manger, Xavier nota, comme chaque fois, la disposition des places. À une extrémité de la table rectangulaire, Alice, avec à sa droite Jacques ; à l'autre extrémité Zack, avec à sa gauche Charlie, elle et Jacques se retrouvant côte à côte. En face d'eux, sur l'autre long côté, Louis et Cécilia, et lui. S'ils n'étaient que sept, Jacques ne se donnait pas la peine d'ajouter la rallonge qui agrandissait la table de 60 centimètres, et Xavier, en voyant les chaises ainsi disposées, avait le sentiment d'être de trop, que Louis et sa copine du moment auraient été plus à leur aise s'il n'avait pas été là. Leurs trois napperons se chevauchaient, pas ceux de Jacques et de Charlie. Les fois où Justin venait avec sa fille et sa copine, Jacques prenait le temps d'adapter la table. Dans ce cas, ils formaient un nombre pair, dix, quatre couples et deux célibataires, lui et Rosalie, sa nièce de 7 ans.

— Justin ne pouvait pas dîner avec nous ? demandait Louis au même instant.

— Non, Vanessa et lui sont en Abitibi, dans la famille de Vanessa.

— Qui est Justin ?

— Mon demi-frère, je t'en ai déjà parlé ? Celui qui est né deux jours avant moi ?

Jacques leva son verre.

Dîner de famille

— Avant qu'on commence à manger, j'aimerais porter un toast.

Zack affecta une attitude solennelle et fredonna tout bas le refrain de "Gens du pays". Charlie lui fit un sourire mi-désapprobateur, mi-amusé.

— Je serai bref. Je suis heureux de vous avoir tous autour de la table ce soir, pour célébrer notre fête nationale. Nous n'avons peut-être pas encore un pays, mais nous avons une fête nationale. Le reste est à venir.

Ils trinquèrent, Zack descendit d'un trait le reste de sa coupe.

— Au Québec ! Il y a encore du côtes-du-rhône ?

Xavier lui passa la bouteille.

— Tu chantaient quoi, Zack ? voulut savoir Cécilia.

— "Gens du pays".

— C'est un peu comme l'hymne national de notre nation qui n'en est pas une, lui expliqua Louis.

— Louis, protesta Jacques, nous sommes quand même une nation.

— Le dernier référendum pour l'indépendance du Québec, c'était en quelle année ?

— Les années 1990, je pense.

— 1995 ! s'exclama Zack d'une voix faussement indignée. Louis, s'il te plaît, ne nous fais pas honte !

— Déjà vingt ans, concéda Jacques. Mais il y en aura un autre. Il faut garder espoir.

— Pour ça, de l'espoir, il nous en faut, en effet.

— Zack, reprocha Alice.

— C'est bon, on va pas ouvrir un débat sur l'avenir de la souveraineté ce soir, dit Jacques. Même si ce serait la meilleure occasion. On va faire grâce à Cécilia de nos divergences d'opinions. Qui prendrait du pain ?

— Jacques, je voterais en faveur de la séparation du Québec, rectifia Zack. Je voudrais bien qu'on devienne

La trajectoire des confettis

un pays. Je pense juste pas qu'il y aura un autre référendum de sitôt, et même s'il y en avait un, d'après moi, le résultat ne serait pas différent des deux premiers.

— Les résultats étaient *déjà* différents entre le premier et le deuxième, répliqua Jacques avant de s'adresser à Cécilia : en 1980, le camp du Oui a obtenu 40,44 % des votes, et en 1995, 49,42 %. On y était presque.

— Toi, Louis, demanda Cécilia, tu voterais pour que le Québec devienne indépendant, s'il y avait un troisième référendum ?

— Absolument.

Louis avala la dernière gorgée de sa bière, histoire d'avoir un prétexte pour s'éclipser à la cuisine. Ces discussions sur la politique l'ennuyaient profondément. Sans oser l'avouer, il savait que s'il y avait un référendum, il n'irait même pas voter. Tout comme il n'avait voté à aucune élection, excepté à 18 ans, quand il avait eu le droit de vote. Il y avait été par curiosité, puis n'y était pas retourné, d'ailleurs il ne se souvenait plus s'il avait voté pour une élection provinciale ou fédérale. Il ferma le frigo et regagna la salle à manger.

— Tu sais, Cécilia, que Louis-Joseph porte les prénoms d'un patriote ? disait Jacques.

— D'un quoi ?

— Les patriotes, un groupe de rebelles qui se sont opposés à l'armée britannique au XIX^e siècle.

— Ah... Je connais pas bien l'histoire du Québec...

— Même Zack, Xavier et Louis ne la connaissent pas très bien, tu es tout excusée.

— Personne ne t'appelle par ton prénom complet, fit remarquer Cécilia à Louis.

— C'est un peu long, hasarda celui-ci en décapsulant sa bouteille.

Zack sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Il le sortit en le gardant sous la table et essaya de voir qui lui envoyait

La trajectoire des confettis

humides, devina au toucher visqueux qu'il s'agissait de sang, supposa qu'elle avait été blessée à son insu.

En palpant ses cheveux, elle découvrit une petite masse, la dégagea et l'examina. Elle reconnut un morceau de cerveau. Le cerveau d'Orianne. L'œil avait sifflé près de son oreille, elle devait avoir reçu du cerveau en même temps. Elle le pressa entre ses doigts, il était froid. Sans réfléchir, elle le porta à sa bouche et le déposa sur sa langue.

Le cerveau humain, cet organe trop volumineux qui risque de déchirer le périnée des femmes lors de l'accouchement, qui aurait besoin de 21 mois de croissance intra-utérine pour atteindre la maturité de celui des primates à la naissance, qui nous envoie des messages inappropriés parce que dernièrement les choses ont évolué beaucoup trop vite, qui permet à des joueuses et à des joueurs d'échecs de mener plusieurs parties simultanément sans même regarder un échiquier, qui produit un cocktail d'hormones despotiques pour nous faire tomber amoureux, qui possède peut-être quelque part au milieu de ses neurones une zone de la jalousie si compliquée à gérer en ce XXI^e siècle au miroitement des désirs infinis, le cerveau humain, cette anomalie qui provoquera peut-être la ruine de la planète à cause de notre incapacité à équilibrer ingéniosité, convoitise et finitude des ressources, le cerveau humain, Rosalie, en le mastiquant, trouva qu'il n'avait pas de goût. Elle l'avala.